

les Baladins du Miroir

Dossier pédagogique

Lettres à Elise

Correspondance 1914-1918

De Jean-François Viot
Mise en scène de Nele Paxinou
Assistée de l'auteur

Avec
Sophie Lajoie
et Jean-Marie Pétiniot (à la création)
Reprise du rôle en 2017 par Gaspar Leclère

Une production des Baladins du Miroir
En collaboration avec la Province du Brabant wallon

La pièce *Lettres à Elise* vise à introduire les spectateurs à l'univers de la Première guerre mondiale.

Elle est accessible à des élèves à partir de la 4^e année secondaire.

Elle est fondée sur les correspondances réelles entre des contemporains de la guerre.

Qu'est-ce que ça raconte ?

C'est l'histoire de Jean Martin, l'instituteur du village. Et celle de sa femme. Elise.

Début août 1914, Jean Martin, l'instituteur d'un petit village auvergnat, doit partir à la guerre. Il abandonne sa femme, Elise, et leurs deux enfants, Camille et Arthur. Déjà il n'a qu'une seule envie : rentrer chez lui. Pourtant les choses commencent plutôt bien : il retrouve à la caserne les amis avec lesquels il a fait son service militaire dix ans plus tôt. A défaut d'enthousiasme, il se réchauffe de camaraderie !

Le soir, il adresse une première lettre à Elise. Elle lui répond.

Et bientôt, à travers leurs courriers, se raconte leur histoire. Le comique et le tragique des années de guerre, de l'amour à la révolte, de la tendresse au désespoir.

Comment me repérer dans la pièce ?

L'espace et le temps

La pièce se déroule entre le 2 août 1914 et le printemps 1918.

Jean effectue un parcours géographique important, un périple, indirectement souligné par le fait qu'il demande à Elise de lui adresser *L'Odyssée* d'Homère. Parti de son village auvergnat, il est mobilisé dans sa caserne à Clermont-Ferrand. Puis, après une courte préparation, il part en train pour le Nord de la France et passe en Belgique. Les armées françaises écrasées par les forces allemandes doivent reculer. Jean Martin participe alors à la stabilisation du front, du côté de la Manche, et obtient sa première permission en avril 1915. Il rentre chez lui pour rendre visite à sa fille qui vient de naître puis il retourne au front, où tout est à l'arrêt et où domine l'ennui. En 1916, il participe à la bataille de Verdun, lors de laquelle il est blessé. Hospitalisé à Bar-le-Duc, il y rencontre M. Mauvernay, un vieux professeur d'histoire. Il sort de l'hôpital début 1917 pour prendre part à l'offensive du Chemin des Dames. Il obtient une permission au printemps 1918. C'est, après une halte forcée à Paris, la dernière fois qu'il voit sa famille. Il meurt à un endroit indéterminé quelques semaines après son retour au front.

Elise demeure principalement au village. Son occupation se partage entre la classe, la maison, le café et l'église. La propriété de la Comtesse, où Elise se rend deux fois, se situe à un ou deux kilomètres du centre du village, de même que la ferme de Bonpa qu'Elise va progressivement devoir prendre en charge.

Elise ne quitte le village qu'un ou deux fois, pour se rendre à Clermont-Ferrand, la grande ville toute proche. Mais son déplacement spatial le plus important est provoqué par la visite qu'elle tâche de rendre à son époux à l'hôpital. Elle se rend en train à Saint-Dizier, poursuit à pied jusque Bar-le-Duc mais revient bredouille, les services de police militaire ne l'ayant pas laissé accéder à l'hôpital situé en zone militaire.

Les personnages

Autour de Jean, gravitent quatre amis dont trois vont disparaître au cours du récit. Ils sont tous originaires d'Auvergne.

- Gaston Chabrier. Il découvre lors d'une permission que sa femme le trompe et dépense inconsidérément l'argent de son affaire. Il meurt peu après au combat.
- Etienne, l'intellectuel. Universitaire, il est souvent montré en retrait. Il lit et il pressent avant les autres l'absurdité de la guerre. Blessé à Verdun, il est évacué. Jean ne le reverra pas. Etienne est probablement un peu plus jeune que les quatre camarades. Il n'a pas fait son service militaire avec eux. Il fait pourtant partie de leur section et Jean fait sa connaissance dans le train.
- Victor Bergogne, qui est plus costaud, plus bagarreur et plus rustre. Victor est aussi une montagne de solidité, de générosité et de loyauté. Il deviendra sergent-major en raison de ses états de services à Verdun puis se révoltera au Chemin des Dames. Il sera exécuté par l'état-major pour avoir refusé d'obtempérer aux ordres.
- Henri Pinson, que Jean appelle le Colibri. Son surnom lui vient de l'époque du service militaire. Il lui est attribué parce qu'Henri, outre qu'il s'appelle Pinson, est musicien et chanteur. C'est l'ami le plus proche de Jean. Le seul qui lui survivra.

Outre les supérieurs hiérarchiques et les innombrables figurants qui croisent le chemin de Jean, Jean rencontre :

- M. Mauvernay, ancien professeur d'histoire. M. Mauvernay, à partir de ses connaissances et de ses espoirs politiques, a une capacité à prédire les événements. Il porte le discours pro-européen des Romain Rolland et Stefan Zweig.
- Jean parlera de Clemenceau, député de la gauche française, qui va devenir, pendant la guerre le chef du gouvernement (président du conseil). A cette époque, le rôle du président de la République est essentiellement protocolaire, comme par exemple en Italie aujourd'hui. Avec le général Pétain qui va reprendre l'armée française en main après la catastrophe du Chemin des Dames, Clemenceau était une figure très populaire chez les poilus qui, de défaites en défaites, de mois en mois, avaient perdu toute confiance dans leurs chefs militaires et dans le gouvernement.

Autour d'Elise, gravitent une série de personnages secondaires, qui sont également connus de Jean.

- Arthur, dix ans, Camille, six ans et Jeanne, qui naît en avril 1915, sont les enfants du couple.
- Bonpa est le père de Jean. Il est paysan. Il gère une ferme qui est la propriété de la Comtesse. Il va rencontrer un souci professionnel important : blessé au pied, il ne va plus pouvoir s'occuper de sa ferme.
- Louise est la sœur de Jean. Elle est mariée à Paul Morel et ils ont un enfant, Félicien, qui a entre douze et quatorze ans. Félicien est le filleul de Jean. Au départ, la famille de Louise habite Reims. Lorsque la guerre se déclenche, Paul est mobilisé. Louise quitte Reims avec son fils quelques jours plus tard en raison de la progression des combats. Elle vient s'installer chez son frère. Louise demeure longtemps sans nouvelles de Paul. Sa présence est bienvenue auprès d'Elise, surtout lorsque celle-ci doit accoucher. Dans un premier temps, Louise trouve un travail de servante chez la Comtesse et elle excite les appétits sexuels d'André, le fils de la Comtesse, qui va tenter de la posséder. Lassée de la guerre, elle va décider d'aller en ville pour travailler dans les usines de munitions. Rendue malade par les produits qu'elle manipule, elle ne revient au village que pour mourir.
- Les Belges. Il s'agit d'une famille constituée d'un père, d'un fils et d'une grand-mère qui vient se réfugier en France après avoir fui les zones de combats, comme Louise. Ils errent en France sans domicile fixe. Elise les héberge dans la ferme de son beau-père. Le père de famille, qui est comptable, finira par aider reprendre la ferme en main.
- La Comtesse. Cette richissime propriétaire terrienne est aussi une industrielle. Elle possède un château dans la campagne, à quelques kilomètres du village. Personnage égoïste, avare, elle protège jalousement son fils, André, un jeune homme d'une vingtaine d'années qu'elle sauve de ses obligations d'aller au front. Le seul personnage à résister à la Comtesse est Bonpa. La Comtesse occupe plutôt la fonction d'opposant. Elle est en tout cas une figure conservatrice, qui tire profit de la guerre.
- André, le fils de la Comtesse, a été, enfant, l'élève particulier de Jean durant un été. Surprotégé par sa mère, il harcèle Louise avant de décider, à l'insu de sa mère, de rejoindre le front, usé par les commentaires de ceux qui le traitent de dégonflé. Au front, André sera sauvé par Jean, sans que celui-ci l'ait vraiment voulu.
- M. Minard est le deuxième instituteur du village. Il est un peu plus âgé que Jean.
- L'inspecteur d'Académie. L'inspecteur rend deux visites à Elise. La première pour lui demander de cultiver le nationalisme dans ses leçons. La seconde suite à l'absence de versement, par Elise, d'argent lors d'une collecte de fonds au profit des combattants. L'inspecteur incarne l'autorité, le gouvernement, le pouvoir, la conformation des esprits à la pensée établie et dominante.

Quel est le point de vue de *Lettres à Elise* ?

L'histoire de la Grande Guerre s'articule le plus souvent autour de la commémoration d'événements politiques et s'accompagne de l'inévitable déclinaison des batailles. Il en ressort des dates, des noms d'hommes et de lieux qui accordent peu de place au *soldat inconnu*. A celles et ceux qui vivent le conflit dans leur chair et dans leur sang. *Lettres à Elise* propose de s'intéresser à eux et utilise, pour ce faire, une toute petite partie de la documentation monumentale laissée par les contemporains sous forme de lettres.

Car la Grande Guerre, qui a entraîné des séparations extrêmement longues, a donné lieu à une intense correspondance, principalement entre les femmes à l'arrière et les hommes à l'avant. Selon les estimations, les poilus et leurs proches ont échangé au moins quatre millions de lettres par jour à partir de 1915. Rien qu'en France, cela représente plus de dix milliards de lettres en quatre années de guerre.

A cette époque, on ne dispose pas d'internet. Ni du téléphone. Ecrire était le seul moyen d'informer les êtres chers. Dès lors, on trouve absolument tout dans les lettres de poilus : des questions sur le quotidien, des conseils, des demandes de services, des commandes de saucisson et... de jolies réflexions sur l'existence.

Ces millions de lettres dont certaines sont aujourd'hui encore très bien conservées, constituent des témoignages à la fois personnels et très universels sur la guerre.

Quand on s'intéresse à une correspondance, on constate avant tout qu'un individu *se* parle, dit *ses amis*, *ses proches*, *ses joies* et *ses peines*, *son* point de vue sur les tranchées, l'assaut, la boue, et tout cela dans *son* langage. Bref c'est *son* témoignage.

Mais si on s'intéresse à une seconde correspondance, puis à une troisième, les paroles se mettent à résonner à l'unisson. Dans un remarquable ouvrage qu'il a consacré à étudier les correspondances de poilus, Jean Norton Cru – qui a été poilu lui-même - a montré comment les sujets abordés, les préoccupations quotidiennes mais surtout les réflexions intimes des poilus constituent *finalement* un corpus thématique largement partagé, parfois jusqu'à l'usage de mots ou de tournures identiques chez des expéditeurs que tout éloigne. Il est donc possible, par la correspondance, de rendre, par le biais d'un témoignage individuel, une impression collective qui dépasse de beaucoup l'anecdote.

La correspondance présente un autre intérêt. Elle est le lieu à la fois d'une prudente pudeur et d'un total dévoilement. Le poilu, très souvent, cache l'horreur de la guerre à ses proches. Il use de périphrases, de plaisanteries, parfois de points de suspension pour déguiser ce qu'il ne peut ou ne veut pas raconter. Pas de blessures, peu de combats, pas de récits sanguinolents. Or, paradoxalement, les lettres expriment quand même le travail destructeur de la guerre. Elles nous

montrent comment l'âme du poilu s'effondre devant la fatigue, l'injustice et l'absurdité ; comment il fait la rencontre d'une humanité destructrice, sale, barbare, égoïste, vaine, vénale, haineuse. Comment lui-même a peur de ne bientôt plus être un homme. De cela, le poilu ne cache rien, tant il attend que ceux à qui il s'adresse le sauvent par leur amour, leur tendresse et leur douceur.

Au fil de ces lettres, on voit donc comment, plus que toutes les destructions matérielles ou physiques, la guerre cause la ruine de la civilisation, qui est la ruine des âmes. Ce sera d'ailleurs par ce biais, plus que par tout autre, que les poilus, lisant la correspondance de leurs adversaires après les avoir fait prisonniers, découvriront à quel point les Boches leur sont semblables.

La correspondance enfin est le lieu de rencontre de deux mondes qui s'éloignent à mesure que la guerre se prolonge : l'*avant* ou le front, et l'*arrière*, qui est, selon l'expression britannique, le *homefront*, le front *ménager*. Elle permet par conséquent d'explorer le territoire mental de ceux – en l'occurrence principalement de celles – qui sont *restés*. Celles qui doivent survivre momentanément sans père, sans fils, sans époux et dans l'angoisse de les perdre. Celles qui doivent mener un autre genre de combat. Celles qui subissent au quotidien les conséquences économiques, familiales et sociales de la guerre d'usure. Car la guerre les use elles aussi.

Les femmes, bien souvent, sont largement oubliées lorsqu'on raconte la Grande Guerre, parce que leur tâches semblent sans commune mesure avec le parcours guerrier. Pourtant, sans elles, la guerre est *impossible à mener*.

Les Lettres à Elise se veut enfin un de tremplin vers une réflexion sur le nationalisme et sur l'avenir de l'Europe. La Grande Guerre débute par un élan nationaliste cocardier dans lequel chaque état-nation croit disposer d'une vérité sociale, économique et culturelle supérieure à celle de ses voisins. Au nom de cette supériorité, il faut écraser, anéantir l'autre. La prolongation terrible de la guerre va conduire les individus à remodeler ce point de vue et à formuler peu à peu des réflexions pacifistes fondées sur le constat de notre égalité devant la nature humaine. Ce discours, qui naît très tôt en France (Romain Rolland, septembre 1914) se renforce et explose après l'absurdité de Verdun (1916) et du Chemin des Dames (1917) pour déboucher, parallèlement à la Révolution russe, sur le sentiment qu'une Europe politique est indispensable. A l'heure où les avancées nationalistes sont évidentes dans les pays réputés les plus démocratiques (Front national en France, N-VA en Belgique pour ne citer que les plus proches), à l'heure où l'Europe est remise en cause par un fonctionnement évidemment perfectible, le drame de 1914-1918 nous rappelle qu'il est un élément fondateur. Il permet de provoquer une réflexion morale sur les rapports entre individu et Histoire ainsi que sur le pouvoir politique de l'individu dans la société.

Comment est née la pièce ? **(9 questions à l'auteur)**

L'idée est née du *Voyage au bout de la nuit* de Louis-Ferdinand Céline.

A la mi-2013, nous étions à la recherche d'un spectacle à réaliser ensemble, Nele Paxinou, Jean-Marie Pétiniot et moi. Nous avons abordé différentes pistes. J'ai apporté le *Voyage au bout de la nuit*. Parce que cette œuvre me fascine mais aussi parce que le récit commence pendant la Grande Guerre, dont le centenaire s'annonçait. Nous avons finalement préféré l'idée d'une écriture propre, originale, sur le sujet.

L'idée d'une correspondance s'est-elle imposée d'emblée ?

Elle s'est imposée peu à peu. Elle a été acquise lorsque nous avons pris conscience des opportunités multiples qu'elle nous offrait. En plongeant dans la documentation, j'ai rencontré l'histoire classique, fait de cartes, de plans, de dates et de portraits des grandes figures. Ce n'est que dans un second temps que je suis entré en contact avec les correspondances et que j'ai pris conscience de l'importance de ce moyen de communication à l'époque. La correspondance, matière extrêmement humaine, se prêtait remarquablement à une forme théâtrale impliquant un nombre d'interprètes limités, qui puisse se transporter partout et qui soit apte à parler au cœur des gens.

Pourquoi montrer un couple et pas seulement le parcours du poilu ?

Parce que ç'aurait été limiter le réel à une seule moitié du genre humain. Nous voulions donner une vision qui ne soit pas limitative. Bien entendu, le personnage de Jean transite par une série de lieux communs de la guerre, dont le plus inévitable est la tranchée. Mais il s'agissait aussi pour nous de montrer le drame sur un plan intime. En particulier dans le cœur des femmes. La guerre, quand un pays la mène, n'affecte pas seulement les soldats, ne se limite pas au front, elle a des retentissements dans toutes les composantes de la société. Voyez l'Irak hier. La Syrie aujourd'hui.

En combien de temps avez-vous écrit la pièce ?

Loin de mes habitudes, qui sont plutôt d'une année. Ici, les différentes phases de travail se sont interpénétrées. Mais on peut dire que le travail a été malgré tout structuré par une phase de lecture et documentation, suivie d'une phase de construction narrative (la plus passionnante à mes yeux : c'est le moment des grandes questions et, dans le meilleur des cas, des grandes découvertes : quelle histoire vais-je raconter, comment va-t-elle s'articuler ? Qu'est-ce qu'on va dire au moyen de cette histoire ?). Puis vient l'inquiétante phase d'écriture du premier jet. Enfin les différentes étapes de réécriture. D'abord pour soi. Ensuite avec les acteurs et le metteur en scène. Le tout en une dizaine de semaines au plus.

Mais précisément vous n'avez pas écrit la pièce seul ?

Non. Et à plusieurs égards. D'abord, Jean-Marie Pétiniot s'est beaucoup investi dans des lectures et des pistes d'écriture. Il a véritablement nourri le texte de ses découvertes et de sa sensibilité. Mais surtout, bien sûr, c'est aux contemporains de l'action que nous devons le plus. Tout ce qu'il se passe dans la pièce est exact. Comme telle, la narration n'a pas existé. Mais chaque événement local a été vécu. Cela dit, aucune de ces lettres ne constituait en tant que tel un moment de théâtre. Quand vous lisez une correspondance de poilu de façon systématique (parfois les poilus adressent une à deux lettres chez eux chaque jour), vous vous rendez compte qu'il se répète et qu'il traite en majeure partie de soucis quotidiens. C'est précisément où je suis intervenu : articuler le récit, marier documentation et dramaturgie et, enfin, affiner un point de vue.

Pourquoi avoir choisi un instituteur et son épouse ?

Pour deux raisons au moins. Tout d'abord, l'instituteur me paraît être, à l'époque, le lieu du clivage entre, d'une part, une société rurale, paysanne et locale et, d'autre part, une bourgeoisie plus savante, plus scientifique, plus riche aussi. L'instituteur a une ouverture sur le monde sans être pour autant un universitaire. Son profil offre donc un spectre relativement large. Ensuite, j'ai pris en compte l'aspect langagier. Je suis très attaché à l'idée que les spectateurs aient une bonne compréhension du spectacle articulé sur scène. Or, pour que nous puissions accéder au discours proposé, j'ai considéré l'instituteur comme un juste milieu.

Il y avait donc des soucis langagiers ?

En quelque sorte. Quand vous découvrez des documents autographes – ce qui a été mon cas au Mémorial de Péronne -, le premier souci est le déchiffrement. En règle générale, le poilu issu des classes sociales les moins favorisées (somme toute, la majorité) écrit ses lettres comme il parle, avec des fautes de syntaxe ou d'orthographe, du patois, des expressions, des régionalismes. C'est très intéressant d'ailleurs pour le chercheur et j'ai utilisé certains éléments de ce que j'ai lu. Mais il faut surtout *voir* ces lettres pour en saisir l'intérêt. Vous allez comprendre avec un exemple. Un poilu annonce dans une lettre qu'il va changer de secteur. Il écrit : « Quand je saurai où je vais, je t'enverrai la dresse. » Et deux lettres plus tard, il écrit au bas de la page : « Nouvelle dresse. ». C'est injouable au théâtre.

A l'autre opposé du panel sociétal, on a l'universitaire de grande famille bourgeoise. C'est le cas par exemple d'Etienne Tanty (*Les Violettes des tranchées*). C'est assez bien écrit, en tout cas très correct linguistiquement, mais c'est aussi très savant et pas exempt d'un certain mépris : on touche alors la leçon inverse ce de que je cherchais à raconter, cette idée très forte exprimée par la guerre sur l'égalité devant la nature humaine.

Avec l'instituteur, nous disposons d'une sorte de figure intermédiaire. Relativement cultivé, capable de raisonnement, ouvert sur le monde, linguistiquement attentif, originaire d'un univers circonscrit mais sensible aux enjeux politiques nationaux, l'instituteur reste pourtant sensible à la nature et à la

paysannerie, attaché au terroir. Par ailleurs, l'instituteur est un pilier du village. Il connaît tout le monde. Tout le monde le connaît. Il est avec le maire et le curé, une autorité. Elise, quant à elle, est institutrice auxiliaire. C'est un poste qui s'est perdu. Et qui équivaut en Belgique peu ou prou à éducateur. Elle encadre les devoirs, aide les élèves en difficulté, effectue des préparations. Cela la situe d'emblée dans un réseau social diversifié, avec un point de vue central que la connaissance du multiple enrichit.

Vos personnages usent d'un langage contemporain, fort éloigné du parler de l'époque ?

Il y a eu, c'est vrai, une volonté de ma part de nous rendre les personnages proches. Je voulais que nous puissions penser pendant toute la pièce : ça nous est arrivé, à nous. Ce qui m'a frappé dans la Grande Guerre, c'est qu'il n'y a d'armée de métier prête à aller livrer combat pendant que les citoyens ordinaires perpétuent tranquillement leurs activités à la maison. C'est une idée de la guerre somme toute récente, qui a mis cinquante ans à s'imposer, et dont le Général de Gaulle fut, comme on sait, le défenseur et l'artisan.

En 1914, toute la population est concernée : les citoyens ordinaires, garagiste, boucher, pharmacien, comptable, secrétaire, vont prendre le fusil pour aller livrer bataille. Dès lors, dans les rédacteurs de lettres, comme je viens de le montrer, on trouve tout l'arc-en-ciel des origines sociales et géographiques. Par conséquent, les lettres sont rédigées de façon très orale. Parce que les hommes ne sont pas tous, loin s'en faut, des Victor Hugo et que dans bien des cas ils ne se sont mis à écrire que contraints par la nécessité. A la limite, leurs lettres constituent un corpus de français parlé mis à l'écrit. Ou en tout cas une forme unique, un mariage entre langue parlée et langue écrite. Pour conclure, je crois que le ton que j'utilise dans les lettres est assez proche de celui de l'époque. Je vous invite d'ailleurs à observer la dernière lettre authentique d'Augustin Astruc, dont j'ai donné l'édition à la fin du livre. Il est à l'intermédiaire entre langue parlée et langue écrite, avec un entrecroisement incessant entre discours direct et indirect.

Mais vous n'utilisez pas le vocabulaire des tranchées ?

Dans quel but sinon faire « couleur locale » ? Je crains que les jeunes (et même moins jeunes) d'aujourd'hui ne sachent pas ce qu'est un « gourbi » ou un « 75 » à moins d'être allés au musée la veille ou d'avoir lu intégralement un dossier pédagogique. Je voulais que l'histoire racontée, notamment dans son langage, soit claire. La pièce ne se veut pas une « vitrine » de 14-18. D'ailleurs vous observerez certainement que les acteurs n'ont pas exactement l'âge des personnages. Cela ne me dérange pas. Les acteurs sont les porteurs d'une parole sur l'humanité en général. La pièce prétend donner aux spectateurs une expérience. C'est l'émotion qui compte. La pièce n'est pas tant un hommage aux poilus de 14-18, qu'une réflexion, une interrogation sur la nature humaine et sur la vie, sur comment nous pouvons nous comporter aujourd'hui à la lueur de ce qui s'est passé hier.

Le parcours de Jean est-il réellement arrivé ? Un poilu particulier vous a-t-il servi d'exemple ?

La pièce est un assemblage de différents parcours. On peut considérer, par exemple, qu'un poilu, en quatre ans, a pu rentrer entre cinq et dix fois chez lui. Parfois plus. Et puis les poilus de 1914 n'étaient pas non plus ceux de 1916 ou de 1917 : il y avait eu un renouvellement dû aux décès, aux blessures, aux prisonniers. Pourtant, tout ce que contient la pièce est *presque* vrai. Parmi toutes les destinateurs qui m'ont tiré d'interminables larmes, il y en a deux envers lesquels j'ai une dette particulière. Il s'agit d'abord de Marcel Etevé. A vingt-trois ans, se préparant à l'agrégation de lettres, Marcel Etevé est mobilisé dès le premier jour à Toulouse. Il est formé militairement puis rejoint le front le 15 avril 1915. Il ne le quitte plus que pour un séjour à l'hôpital et deux permissions avant sa mort dans un assaut le 20 juillet 1916. Marcel Etevé a écrit plus de deux cents lettres à sa mère, débordantes d'ironie et de générosité. Elles ont été éditées dès 1917.

Il s'agit ensuite, et surtout, d'Augustin Astruc. Cet instituteur lozérien marié à Honorine, institutrice auxiliaire, est mobilisé début septembre 1914 à Mende. Il est le père de deux enfants. Il a trente-deux ans. Son parcours est en soi un résumé de l'Histoire car il est passé par presque toutes les grandes étapes de la campagne militaire : de la Belgique à la Marne, de l'Argonne à la Somme, de Verdun au Mort Homme. Or Augustin a écrit au moins une fois par jour à sa femme et à ses enfants. On trouve dans ses lettres toutes les thématiques habituelles des poilus, de la résignation à la révolte, du rire au dégoût, et de l'amour partout. Alain Astruc, son petit-fils, a eu le bon sens de retaper ces lettres et m'a autorisé à les exploiter dans le cadre de mon travail. Je l'en remercie très chaleureusement. Les groupes qui le souhaiteront trouveront facilement les lettres d'Augustin Astruc sur internet.

Augustin Astruc a survécu à la guerre. Il a été démobilisé en 1919 seulement, comme beaucoup de Français. Comme quoi, il existe des cas de soldats qui ont vécu intégralement les quatre, et même les cinq années de guerre.

A quels sources me rapporter ?

En ces années de commémoration, la documentation sur 14-18 abonde. Nous avons relevé ici les sources documentaires qui ont servi à élaborer la pièce.

Livres

- Abensour, Léon, *Les vaillantes*, Chapelot, Paris, 1917
Baconnier, Gérard, *La Plume au fusil*, Privat, Paris, 1985
Becker, Jean-Jacques, *Les Français dans la Grande Guerre*, Robert Laffont, Paris, 1980
Becker, Annette, *Oubliés de la Grande Guerre*, Hachette, Paris, 1998
Boasson, Marc, *Au soir d'un monde*, Plon, Paris, 1926
Cazin, Paul, *L'humaniste à la guerre*, Plon, Paris, 1920
Cru, Jean Norton, *Témoins*, P.U. Nancy, 1993
Darrow, Margaret, *French Women and the first world war*, Berg Publisher, Londres, 2000
Étévé, Marcel, *Lettres d'un combattant*, Hachette, 1917
Gaudé, Laurent, *Cris*, Actes Sud, Arles, 2004
Guéno, Jean-Pierre, *Mon papa en guerre*, Les Arènes, Paris, 2003
Guéno, Jean-Pierre, *Paroles de poilus*, E.J.L., Paris, 2012
Hardy-Hémery, Odette, *Fusillé vivant*, Gallimard, Paris, 2006
Lemarchand, Lionel, *Lettres censurées des tranchées*, L'Harmattan, Paris, 2001
Mortin-Rotureau, Evelyne, *1914-1918 : combats de femmes*, Autrement, Paris, 2004
Nicot, Jean, *Les Poilus ont la parole*, André Versailles, 2013
Tanty, Etienne, *Les Violettes des tranchées*, Italiques, 2002
Tardi, Jacques, *Putain de guerre*, Casterman, 2009.
Tardi, Jacques, *C'était la guerre des tranchées*, Casterman, 1993
Thébaud, Françoise, *Les Femmes au temps de la guerre 14*, Petite Bibliothèque Payot, 2013.

DVD

- La Grande Guerre*, BBC, 2010, en dix épisodes (se trouve à la médiathèque de la Fédération Wallonie-Bruxelles)
C'est pas sorcier !, La Grande Guerre, France Télévision (se trouve en libre vision sur internet)

Comment me repérer dans l'espace et dans le temps ?

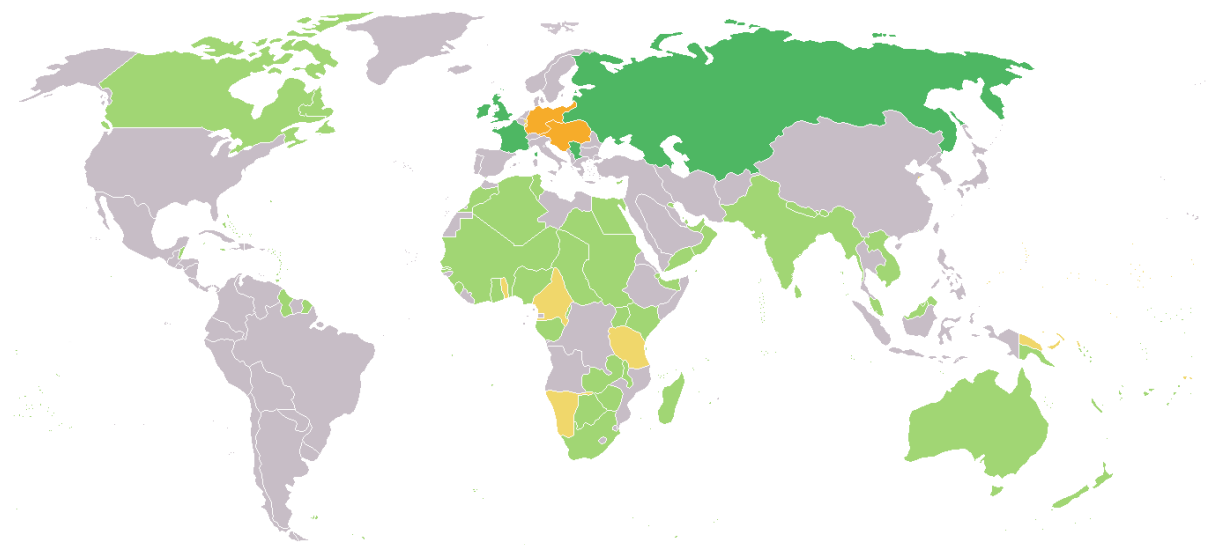
Nous rassemblons ici, sans plus de commentaires, des documents iconographiques et chronologiques qui seront commentés avec les élèves au cours de l'animation scolaire.

Dans l'espace

La situation de l'Europe en 1914 : la Triple-Alliance et la Triple Entente.



La généralisation du conflit en 1915-1916. Les pays concernés.

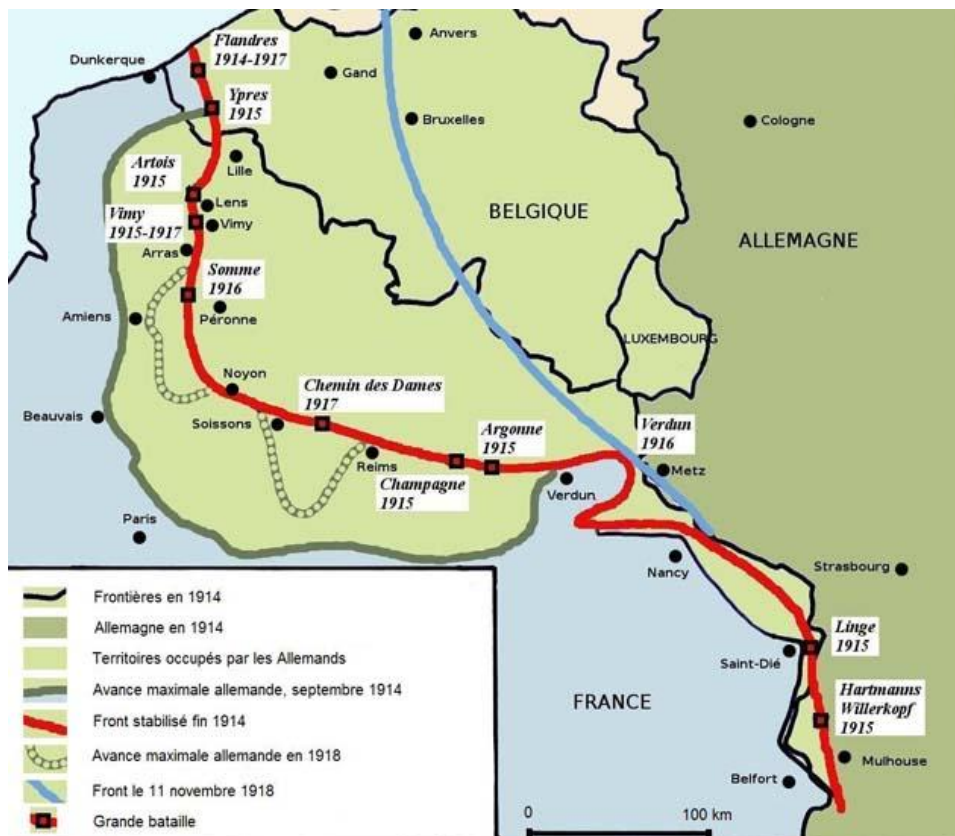


Les zones de combat en Europe



La situation locale de la Belgique et de la France, dès la fin 1914

Les différentes tentatives de percée



Dans le temps

La matière étant tellement abondante, nous préférons renvoyer les enseignants vers les matériaux historiques de référence. Nous avons toutefois utilisé ci-dessous la chronologie du magazine « Damals », magazine historique et culturel, 5/2004, p.28 et suivantes, en l'élaguant un peu. Nous avons surtout voulu mettre en évidence les éléments historiques auxquels il est fait allusion dans la pièce.

28 juin 1914

L'archiduc Franz Ferdinand, héritier du trône d'Autriche, et son épouse, Sophie Chotek, sont assassinés à Sarajevo par des nationalistes serbes. Au cours des semaines suivantes (« crise de juillet »), le conflit s'envenime, il dépasse les frontières régionales et devient une crise européenne.

28 juillet 1914

Déclaration de guerre de l'Autriche-Hongrie à la Serbie. Suivent les déclarations de guerre de l'Allemagne à la Russie (1er août) et à la France (3 août). Après l'invasion allemande de la Belgique, la Grande-Bretagne entre en guerre aux côtés de l'Entente franco-russe (4 août). Seuls 17 Etats resteront neutres pendant toute la durée du conflit, parmi lesquels les Pays-Bas, l'Espagne, le Mexique et la Suisse. Entre 1914 et 1918, près de 70 millions d'hommes sont mobilisés.

12 septembre 1914

Le gros des armées allemandes envahit la Belgique début août pour pénétrer en France. Le 12 septembre, cette offensive prend fin après la bataille de la Marne. Le front se déplace et atteint début novembre les côtes de la Manche (« la course à la mer »).

29 octobre 1914

L'Empire ottoman entre en guerre aux côtés des Empires centraux.

Décembre 1914

Fin de la guerre de mouvement. Les armées sont engagées dans une guerre de positions, appelée guerre des tranchées.

22 février 1915

Début de la guerre sous-marine lancée par l'état-major allemand. Les Etats-Unis croient leur flotte menacée et renoncent à leur neutralité pour rejoindre le camp des adversaires de l'Allemagne. Ils n'entrent toutefois pas effectivement en guerre.

25 avril 1915

Pour aller soutenir les armées russes, les forces franco-britanniques tentent un débarquement en Asie mineure (presqu'île de Gallipoli, Istanbul), qui se solde en août par un échec cuisant et la perte de 180 000 hommes.

2 mai 1915

Percée des troupes allemandes et austro-hongroises près de Gorlice, et repli consécutif des Russes, qui quittent la Galicie.

7 mai 1915

Un paquebot civil anglais, le Lusitania, est coulé par les sous-marins allemands au large de l'Irlande. Dans les victimes, il y a beaucoup d'Américains. L'événement va soulever contre les Allemands une crise d'indignation internationale dans la mesure où il démontre que l'armée allemande n'opère pas de distinction entre cibles militaires et civiles. La présence de très hautes personnalités américaines sur le navire aura de répercussion dans l'attitude des Etats-Unis vis-à-vis du conflit.

9 mai 1915

Début de l'offensive française en Artois. Comme les offensives suivantes cette année-là, elle échoue devant la supériorité de la défense adverse dans la guerre de position, due notamment à l'utilisation de mitrailleuses.

23 mai 1915

L'Italie, jusque là membre (neutre) de la Triple-Alliance, déclare la guerre à l'Autriche-Hongrie. C'est un retournement et le début de la guerre dans les Alpes. Fin 1917, onze offensives italiennes se succéderont le long du cours de l'Isonzo, visant la Carinthie et la Slovénie sans que jamais l'Italie ne progresse vraiment.

Début juillet 1915

Début de l'offensive allemande contre la Russie, qui débouche en automne sur l'occupation de la « Pologne russe ».

22 septembre 1915

Début de l'offensive française en Champagne et en Artois.

27 janvier 1916

Introduction du service militaire obligatoire au Royaume-Uni, avant cela les soldats britanniques étaient tout simplement des volontaires.

21 février 1916

Début de l'offensive allemande contre les forts de Verdun (qui se prolonge jusqu'en juin). Cette bataille est emblématique de l'industrialisation de la guerre sur le front ouest et fait près d'un demi-million de morts et de blessés. Les Français s'arc-boutent pour résister à tout prix. C'est le carrousel infernal de la *Voie sacrée*, la route qui mène les troupes en tournante jusqu'à Verdun.

1er juillet 1916

En France, après une semaine de pilonnage dans la Somme, c'est le début de l'offensive franco-britannique. Ces combats durent jusqu'en novembre et font 620 000 morts du côté de l'Entente, et près de 500 000 du côté allemand. C'est au cours de cette bataille, la plus importante de la guerre, que l'on utilise des chars d'assaut (blindés) pour la première fois.

17 août 1916

La Roumanie rejoint l'Entente ; les Empires centraux l'envahirent en décembre.

1er novembre 1916

L'Allemagne met en place un office chargé de la gestion centralisée de l'effort de guerre. La situation alimentaire ne fait que s'aggraver en raison du blocus.

5 novembre 1916

Proclamation du royaume indépendant de Pologne par les Empires centraux. Néanmoins, leur espoir d'obtenir en contrepartie le soutien de la Pologne contre la Russie est déçu.

12 décembre 1916

L'Allemagne et l'Autriche-Hongrie proposent des conditions de paix via le président des Etats-Unis Woodrow Wilson. L'Entente refuse, considérant qu'il n'y aura pas de paix durable si ses adversaires ne sortent pas du conflit clairement vaincus.

8 mars 1917

La révolution éclate en Russie, le tsar Nicolas II abdique. Un gouvernement provisoire (Kerenski) est mis en place. Celui-ci est d'abord décidé à continuer la guerre.

6 avril 1917

L'Empire allemand reprend ses opérations sous-marines à outrance. Les Etats-Unis lui déclarent la guerre. Les Américains vont mettre plusieurs semaines à se mettre en mouvement, et seront au départ très peu nombreux à débarquer en Europe. Toutefois, leur caractère et leur qualité militaire est extrêmement appréciée des Français, des Belges et des Britanniques. Ils jouent un rôle important dans le maintien du moral.

11 avril 1917

Une branche dissidente du SPD, révolutionnaire et pacifiste, fonde le parti social-démocrate indépendant d'Allemagne. Dans tout le Reich, les mouvements de protestation contre la guerre prennent une dimension politique.

16 avril 1917

Offensive française du Chemin des Dames (offensive Nivelle), dont l'échec déclenche des mutineries dans l'armée française.

7 juin 1917

Début des offensives britanniques dans les Flandres, jusqu'en novembre.

24 octobre 1917

Une percée des troupes allemandes et autrichiennes sur l'Isonzo (Caporetto) porte l'Italie au seuil de la défaite.

7 novembre 1917

La Révolution d'octobre éclate en Russie. Les Bolcheviques entament des négociations avec les Empires centraux en vue d'un armistice.

8 janvier 1918

Le président des Etats-Unis, Wilson, présente un programme pour la paix en quatorze points. C'est la préfiguration de la Société des Nations, future O.N.U.

3 mars 1918

Les Bolcheviques signent la paix de Brest-Litovsk. Les Empires centraux gagnent des territoires à l'est et une plus grande marche de manœuvre militaire à l'ouest.

21 mars 1918

Nouvelle offensive allemande en France. Les combats se prolongent jusqu'en juillet mais ne remportent pas le succès attendu.

29 septembre 1918

L'état-major de l'armée de terre allemande sollicite le début de négociations en faveur d'un armistice. Le premier gouvernement "parlementaire" allemand voit le jour.

28 octobre 1918

Proclamation de la République de Tchécoslovaquie. L'Empire austro-hongrois est secoué de troubles politiques sur tout son territoire.

29 octobre 1918

Une grande partie de la flotte allemande se mutine. La révolution qui a débuté dans la marine se répand dans toute l'Allemagne à partir du 3 novembre.

9 novembre 1918

L'Empereur Guillaume II quitte son quartier général de Spa avec toute sa cour et s'enfuit aux Pays-Bas. C'est seulement le 28 novembre qu'il signe son abdication. A Berlin, Philipp Scheidemann, membre du SPD, proclame la République depuis le balcon du Reichstag.

11 novembre 1918

L'Allemagne signe l'armistice. Les négociations de paix qui suivent aboutissent aux traités de Versailles pour l'Allemagne (28 juin 1919), de Saint-Germain pour l'Autriche (10 septembre 1919), et de Trianon pour la Hongrie (4 juin 1920).

Augustin Astruc, instituteur du village de Montgros, en Lozère, écrit deux lettres le 27 avril 1915.

Lorsqu'il écrit la première, il est dans un coin dévasté de la Marne, assis dans un trou creusé dans la craie. A la fin de la première lettre, outre quelques nouvelles de lui, il conseille à son épouse, qui est institutrice, de donner un exercice à un élève de dernière année primaire.

La seconde lettre est adressée directement à sa classe et parle du début de la guerre, notamment en Belgique.

Il est proposé de se servir de ces documents en introduction au spectacle. D'abord pour décoder les informations historiques et géographiques qu'elles contiennent, ensuite pour se pencher sur le sort des civils, notamment en Belgique.

Première lettre

A propos de Jean Bergounhon, je te conseille de lui faire traiter quelques sujets d'actualité. La guerre, pourquoi nous avons été conduits à faire la guerre. Préparation de l'Allemagne, son armement. L'Autriche et la Serbie. Désir de domination de l'Allemagne et de l'Autriche (dans les Balkans). Prétexte de guerre trouvé dans l'assassinat du Duc héritier d'Autriche, l'alliance Franco-Russe. La triple entente. Nos premiers succès. Retraite sur Paris. Nos avantages. Batailles de la Marne, de l'Aisne, de l'Yser (désir de l'Allemagne de s'emparer de Dunkerque et Calais pour aller combattre l'Angleterre), batailles des Flandres, de Champagne. Nos espoirs, etc., pays envahis. Le champ de bataille, les tranchées, l'amour de la patrie, le drapeau, etc. Géographie des lieux.

Deuxième lettre

Mes chers élèves.

C'est à vous que je vais causer aujourd'hui et j'éprouve un très grand plaisir à le faire. Je me trouvais hier de garde dans la salle de classe d'une école dans un département de l'Est. La vue du bureau, désert, des tables vides, des cartes et des tableaux accrochés au mur me rappelait ma propre classe, et ma pensée instinctivement se tournait vers vous. Je me rappelais les jours que nous avons passés ensemble, mes chers enfants, les travaux que nous avons faits en commun et je me disais : « Pourquoi ne suis-je pas toujours là-bas ? Pourquoi cette classe n'est-elle pas la mienne ? Pourquoi au lieu d'élèves y a-t-il autour de moi tant de soldats ? Ah ! Pourquoi, mes enfants, vous le savez un peu, pourquoi, mais je veux quand même vous le redire pour que vous le sachiez mieux.

Voilà quatre mois que j'ai rejoint mon régiment sur le théâtre de la guerre. Pendant ce temps j'ai parcouru beaucoup de pays et j'ai vu beaucoup de choses. J'ai eu d'abord le plaisir de traverser la France presque dans sa plus grande dimension. J'ai vu les plaines du Midi, longé les vallées étroites du Rhône et de la Saône, contemplé les Alpes neigeuses, traversé la Seine, la Marne, la Somme, admiré les coteaux riants de la Bourgogne, les riches plaines de l'Ile de France, les collines ondulées de Flandre, j'ai salué au passage Nîmes, Tarascon, Valence, Lyon, Macon, Dijon, Paris, Calais,

Dunkerque et j'ai pu me rendre compte de l'importance, de la beauté, de la richesse de toutes ces villes. Et lorsque j'ai franchi la frontière pour entrer en Belgique mon impression était bien celle que m'avait laissée la lecture de tous les livres qui parlent de la France : c'est que notre patrie est bien grande, bien riche, bien belle.

En Belgique, j'ai d'abord marché sur des routes larges, propres, pavées comme les rues de nos villes, bordées d'arbres. De chaque côté la plaine, la vaste plaine aux champs fertiles où poussent à merveille la betterave, la rave, la pomme de terre, l'orge, l'avoine, le blé, le seigle, les houblonnières avec leurs longues perches plantées en terre comme des piquets dans un grand carré et reliés par de nombreux fils de fer ou grimpent les frêles tiges de houblon qui sert à faire la bière.

D'espace en espace, un village aux maisons entièrement en briques (car la pierre est rare) mais les maisons sont si bien disposées, les briques diversement colorées, les appartements si propres, que tout respire le bon goût, l'ordre, la richesse des habitants. A l'issue des villages ou au milieu d'une grande propriété, souvent un château tout blanc, aux grandes fenêtres avec serres, parc, bosquets, promenades admirables. Partout la vie, le travail, l'abondance, la tranquillité, le bonheur. La Belgique était bien belle aussi. Hélas nous marchions toujours et bientôt tout changeait d'aspect. A mesure que nous approchions de la ligne de feu les routes devenaient de plus en plus boueuses, les villages de plus en plus déserts. Seuls, sur le seuil de quelques portes, des femmes et quelques vieillards, au regard tristes nous regardaient défilé et nous souhaitaient bon courage. Les seuls bruits que nous entendions étaient ceux que nous faisons nous-mêmes en marchant, ceux des nombreux convois de munitions et de ravitaillement qu'on croisait et au loin celui du canon annonçant l'approche de la ligne de feu. De temps en temps nous rencontrions aussi des convois d'un autre genre : une petite voiture à bras chargée de deux chaises, un lit, un guéridon, trois caisses, quelques couvertures, un ou deux sacs, seuls restes d'un mobilier ordinaire, l'homme non mobilisé traînait la voiture, la femme marchait derrière conduisant un jeune enfant par la main pendant qu'un autre plus jeune encore reposait tranquillement sur son sein. Il ne pouvait penser, ce petit ange, que ses parents cheminaient à ce moment péniblement sur une route inconnue pour fuir les méchants qui les traquaient. Et vraiment c'était un spectacle bien triste que ces vues des familles émigrées qui ont dû quitter leurs maisons, leurs biens, leur village, abandonner leur mobilier, leurs provisions, leur argent même pour s'enfuir loin des ennemis afin d'échapper à la captivité, ou au martyr. Oh les pauvres gens. Hier encore je causais avec une pauvre veuve émigrée de Belgique. Elle me dit que son fils était à la guerre et qu'elle ne savait rien de lui depuis le mois de septembre. En se rendant en France, elle perdit ses parents, deux vieillards qui tombèrent sous la fatigue. Peu après son arrivée dans un petit village de la Marne et dont les trois quarts des maisons furent brûlées par les Allemands, elle eut la douleur de perdre un garçon de douze ans. Elle a encore avec elle deux petites filles et après avoir connu le bonheur comme tant d'autres, elle se désole maintenant car elle ne connaît plus que la misère et le deuil.

Quelques jours plus tard, nous étions près de la ligne de feu. Là, quel désordre ! Quelle destruction ! Les prés, les champs étaient bouleversés, labourés par la mitraille, les bois rasés, les routes et les voies de chemins de fer coupées, les rails tordus par les obus, les ponts sautés. Les récoltes

n'avaient pu être rentrées et elles pourrissaient sur le sol. Les villages étaient démolis, les maisons éventrées ou incendiées ; quelques pans de mur laissaient balancer au gré du vent quelques volets suspendus sur un seul gond. A l'intérieur les meubles étaient brisés et à demi ouverts sous les décombres, ceux qui avaient pu être retirés avaient été emportés pour servir à la construction des tranchées. Partout la ruine, le pillage, la dévastation.